

## Foi et changement radical

« *Tendons vers l'accomplissement, sans poser de nouveau les fondations : changement radical et... foi en Dieu...* » Hé 6.1

Notre précédente méditation soulignait que la vie chrétienne personnelle pouvait, sous la conduite de l'Esprit, s'édifier dans un climat de liberté et avec une tonalité d'amour et de noblesse de cœur. Je me propose d'évoquer aujourd'hui deux des principaux éléments constitutifs de cette vie, la foi et le changement radical.

\* \*  
\*

La première mention dans la Bible du verbe croire<sup>1</sup> apparaît en Gn 15.6 : « Abram crut », judicieusement traduit par *mit sa foi dans le Seigneur*. Partir, comme il le fit, pour un pays inconnu, suppose en effet plus qu'une vague croyance en celui qui le demande, il faut une confiance à toute épreuve. Elle s'exprime par une capacité à s'engager, à 75 ans, dans des changements majeurs : ruptures avec son mode de vie, ses relations, le polythéisme paternel (Jos 24.2), au prix d'une certaine insécurité et d'une existence aventureuse. Mais ce n'est pas à l'occasion de son départ que cette parole sur sa foi fut prononcée, c'est beaucoup plus tard, après son séjour en Égypte. Il vient de battre Kédorlaomer pour délivrer Lot et retrouver sa famille et ses biens. À Melkisédek, qui l'a béni, il donne la dîme de tout, et ne garde rien pour lui. Après la victoire, il ressent un peu de vague à l'âme. Alors dans une vision, Dieu, amicalement, lui dit de ne pas craindre et lui pro-

met une immense récompense. N'a-t-il d'autre héritier qu'un certain Eliezer ? Dieu l'assure d'une descendance de ses entrailles, plus nombreuse que les étoiles du ciel. Incroyable promesse ! « Et Abram eut confiance ». Le texte ajoute, mot à mot : « et il considéra cela pour lui justice ». On ne sait si ce « il » est Dieu ou Abram<sup>2</sup>. J'aime l'ambiguïté, elle peut laisser entendre que la foi justificante n'est ni l'oeuvre de Dieu seul, ni celle de l'homme, mais une étroite collaboration, une communion, une marche ensemble. Celle-ci se scellera dans une alliance (Gn 17). À 99 ans, Abram devient Abraham, le père de *ceux qui croient* (Rm 4.11). Cette marche se poursuivra encore plusieurs décennies, trouvant son sommet au mont Moriya où il expérimentera ce que peut être une résurrection.

Le récit de la vie d'Abraham, mieux que tous les discours, montre que la foi est la création continuelle, renouvelée, d'une juste et confiante relation avec Dieu ; non une impeccabilité, car la foi, pour Abraham comme pour tout homme, peut parfois être infirme, mais non pas incertaine. C'est une écoute et une soif de Dieu, un choix, une réponse, un engagement dans la vie concrète (Gn 14), une intercession (Gn 18), un saut dans l'inconnu, entraînant une prise de risque, une remise en cause de soi, de ses valeurs, de ses priorités ; en ce sens, la foi s'ouvre sur une mutation de mentalité, un *changement radical*, expression par laquelle la NBS traduit le mot habituellement rendu par repentance, une réorientation de sa vie, ce qu'exprime

<sup>1</sup> L'hébreu (*'aman*, 108 mentions) évoque, comme son dérivé *amen*, la solidité, la stabilité, la sécurité ; c'est croire, au sens d'être fermement porté (Nb 11.12) ou de s'appuyer sur un solide fondement (Es 28.16), c'est se fier, faire confiance (2Ch 20.20) à quelqu'un de véritable (Ps 19.7) et fidèle (Ps 89.28). En dérive le nom foi ou fidélité (*'èmet*, 127 m.).

<sup>2</sup> Comme le relève la TOB (2010) en note. Cette justice n'est pas une perfection morale mais une juste relation de l'homme avec Dieu.

bien le mot de conversion. Tout cela est si important, si susceptible de malentendus, mais si riche de potentialités, qu'un bref commentaire s'impose.

\* \*  
\*

La foi<sup>3</sup> se présente sous trois facettes complémentaires que relève bien le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux.

1. « Par elle nous comprenons [...] celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe »

(v.3,6). La foi comporte un aspect intellectuel, la croyance<sup>4</sup>, compréhension et représentation, non essentielle<sup>5</sup> mais

néanmoins très importante. Jésus invite le disciple à être intelligent, notion qui ne se réduit pas à la seule croyance, et à aimer le Seigneur de toute sa pensée. La vérité a une puissance de sanctification alors que l'erreur peut pourrir la vie ou détruire la foi<sup>6</sup>.

2. La foi est surtout une puissance affective de confiance, de relation à l'Autre, à Dieu. C'est l'élément central, moteur et motivant, souligné à propos d'Abraham. Les versets 7, 19, 26 le relèvent aussi concernant Noé ou Moïse. C'est une confiance dans la parole donnée de l'Autre et, par excellence, dans celle de Dieu. Cette confiance ne peut faire l'économie de l'amour, tant pour trouver sa pleine signification et sa force, que pour s'engager dans la durée.

**La foi vient de ce qu'on entend  
... ce qu'on entend par la parole  
du Christ. Rm 10.17**

<sup>3</sup> Notion clé du NT, plus de 560 m. exprimée par un nom : foi, fidélité (*pistis*, 244 m. ex. : Mt 8.10 ; 23.23 ; Rm 1.17 ; 1Jn 5.4 ; Ap 14.12), par un verbe : croire, se confier en, être fidèle (*pisteuô*, 248 m. ex. : Mt 9.28 ; Mc 1.15 ; Lc 8.12 ; Jn 2.11 ; 20.29 ; Ac 2.44 ; Rm 1.16 ; 1P 1.8, 100 m. dans Jean et 39 dans Actes) et par deux adjectifs (fidèle, certain, ex. : Mt 24.45 ; Ap 19.11 et pur, authentique, ex. : Jn 12.3).

<sup>4</sup> Au sens biblique de certitude, non au sens populaire d'estimation probable qui dénature souvent l'emploi du mot français (je *crois* qu'il va pleuvoir).

<sup>5</sup> Celle-ci peut aller de pair avec le refus de Dieu (Jc 2.19) alors qu'une grande foi peut être le fait d'une personne ignorante (Mt 11.25).

<sup>6</sup> L'homme, dans son acte de foi, est sauvé par Dieu, indépendamment de ses croyances. Cependant sa vie dans le salut, dont nous parlons ici, est fortement marquée par ses idées sur Dieu, sur lui-même, sur la vie, sur la religion, ou sur la prière, etc.

3. C'est pourquoi la foi n'est pas un feu de paille, c'est une fidélité (Ha 2.4 ; Rm 1.17). Elle permet non seulement de vivre l'instant présent, nous en verrons plus loin l'importance, mais aussi de prendre appui sur ce temps qui nous échappe, pour façonner de l'éternité. Effet de la grâce divine, cette dimension de la foi est de l'ordre de la volonté et s'exprime par une obéissance (Rm 1.5). La foi « purifie » (Ac 15.9) « donne le pouvoir de devenir enfant de Dieu » (Jn 1.12) et « triomphe du monde » (1Jn 5.4). La vraie

foi, la foi « triphasée », croyance, confiance et fidélité, affecte tous les aspects du psychisme, intellectuel, affectif et vo-

litif. C'est un acte total, profond, humain, qui engage toutes les facultés mentales du croyant.

On peut comprendre, dès lors, la demande des apôtres « donne-nous plus de foi » (Lc 17.5). Jésus répond par l'image de la foi-grain-de-moutarde très voisine de celle de la Parole-semence (ou du semeur) offrant à la pédagogie de la foi un cheminement que reprendra Paul (Rm 10.13-17). Beaucoup de personnes ont, dans de nombreuses religions, une démarche de foi ; il convient de ne pas la mépriser. Mais la foi pour être en croissance, ouverte à la vérité et au changement, porter du fruit, nécessite prière, étude et méditation des Écritures, dont Jésus est le centre fort et aimable. J'ai conscience du dilemme : ne faut-il pas la foi pour prier ? Les paraboles du grain de moutarde (Mt 13.31 ; 17.20) nous invitent à faire confiance à la vie, aux processus inconscients<sup>7</sup> aux multiples visages, au dynamisme qui réside dans le grain et qui seul rend compte de l'immense disproportion entre la petitesse de la cause et la grandeur du résultat, un arbre. Au départ tout être humain a foi en quelque chose ou mieux en quelqu'un. Et même si cela se brise, en lui se trouve une force de résilience qui ne demande qu'à revivre. La

<sup>7</sup> Allusion au livre de V. FRANKL, *Le Dieu inconscient*, Centurion, 1975, disciple contestataire de Freud, déporté à Auschwitz pour avoir refusé l'euthanasie de malades mentaux.

parabole du semeur nous montre que sur ce don premier, notre responsabilité est grande de construire les conditions, de préparer le terrain, d'une fructification possible. Une autre grande discipline de la foi c'est de *faire tous ses efforts* (2P 1.5) pour mettre en pratique le peu que l'on découvre. Il faut ajouter qu'il n'y a pas de recette : certains entrent et grandissent dans la foi à partir d'une réflexion intellec-

tuelle, sur les prophéties par exemple, certains le font après une expérience affective forte, esthétique ou religieuse, d'autres par une pratique, un peu légaliste peut-être, d'obéissance et un chemin de Damas. Ce qui est important ce n'est pas la nature du déclic, c'est que celui-ci ouvre la vraie porte, Jésus-Christ, qui donne sur le vaste parcours de la foi biblique que j'ai appelée triphasée. Ainsi la foi se fortifie insensiblement et grimpe peu à peu, sans toujours s'en rendre compte, sur l'échelle de la vie chrétienne. Une troisième aide à la croissance de la foi est la louange, en particulier la reconnaissance, au double sens de discernement et de gratitude, pour les progrès et les exaucements, même les plus modestes. Il y a une puissance dans la louange, ne serait-ce que parce qu'elle mène à l'adoration, prière par excellence, et qu'elle donne à la vie un parfum de paix et de joie.

\*

**Q**uand la foi commence à naître et devient prise de conscience d'un appel, appel à la réalité véritable, à la responsabilité vis-à-vis de cette soudaine évidence, alors elle pose la même question que celle des auditeurs de Pierre : « frères, que devons-nous faire ? » La réponse ne se fait pas attendre : « changez radicalement ! » (Ac 2.38)

Pour exprimer verbalement le changement, qu'Abraham a vécu dans les faits, le NT a deux familles de mots différents par l'origine mais fort voisins par le sens et l'usage.

La première racine correspond à ce que l'on désigne communément par se repentir ou repentance<sup>8</sup>. Le mot veut dire une transformation intérieure, un changement de mentalité. La seconde se rapporte à la conversion<sup>9</sup>. C'est un mouvement physique, un changement de direction, un revirement, une modification de compor-

tement. La proximité de sens entre les deux vocables est telle que, pour dictionnaires et traducteurs, ils sont pratiquement interchangeables, en sorte qu'il est un peu artificiel de traiter séparément les deux notions. Un changement intérieur, s'il est authentique et suffisamment fort, se traduit, peu ou prou, par une modification extérieure, tantôt imperceptible, tantôt véritable métamorphose. C'est le mot qu'utilise Paul dans l'original, quand il parle des effets produits par un renouvellement intérieur. Tout être humain, en dehors même d'une expérience religieuse, en regardant ce qui se passe en lui, peut comprendre, sinon maîtriser, ce mécanisme du changement.

Concrètement, signalons des voisinages à éviter. La repentance n'est pas le simple regret, ni le remords, négatif et triste, ni même le repentir, plus en rapport avec des actes dommageables. La repentance porte sur soi, sur l'être, sur ses fautes certes, mais plus fondamentalement sur son état de péché, son oubli de Dieu. La repentance peut être douloureuse mais elle n'est pas triste, ou alors elle est « tristesse joyeuse » puisque à *salut* (2Co 7.10). Cet oxymore, alliance de mots contradictoires, va bien de pair avec le vrai jeûne, qui est une faim et une soif de Dieu et de pardon. Dans de vieilles versions d'inspi-

—

<sup>8</sup> Verbe *metanoëô* (changer d'avis du grec *noûs*, intelligence, discernement, entendement, ex. : Lc 24.45 ; Rm 12.2 ; Ph 4.7), 35 m. : Mt 3.2 ; Mc 1.15 ; Lc 15.7 ; Ac 3.19 ; Ap 2.5 ; 16.11, nom *metanoia* (changement d'état d'esprit, de mentalité), 22 m., ex. : Mt 3.8 ; Ac 5.31 ; Rm 2.4 ; 2P 3.9.

<sup>9</sup> Le verbe *epistrephô* 39 m. : se retourner, ex. Mt 9.22 ; 24.18 ; Lc 2.20 ; Jn 21.20 ; Ac 9.40 ; se convertir : ex. : Mc 4.12 ; Lc 22.32 ; Jn 12.40, 2Co 3.16.

ration catholique la repentance est parfois traduite par pénitence, avec une connotation d'oeuvre méritoire. Ce n'est pas le sens de la repentance qui est une prise de conscience, un moyen plus qu'une fin. Assumant son passé elle tourne les yeux vers l'avenir. Car on ne peut rien changer au passé, alors qu'il est possible de s'appuyer sur les promesses et les ressources de l'avenir, pour injecter dans sa vie le dynamisme nécessaire à la conversion, aux transformations concrètes, devenues possibles par la grâce divine. La conversion est une abdication de certains contenus, mondains, charnels, de sa volonté, non une négation de la faculté en elle-même, car il faut beaucoup de volonté pour renoncer à la sienne en faveur de celle de Dieu. Il existe donc une interaction constante entre repentance et conversion, le premier mouvement induisant le second et le second affinant la lucidité du premier ; l'ensemble des deux constitue le changement radical. Celui-ci ne se fait pas une fois pour toutes, même si certaines étapes de notre vie sont particulièrement marquantes, c'est un processus à renouveler. « Cet élan est le principe actif d'un renouvellement continu de la *metanoïa* initiale qui doit demeurer radicale. Entendons-la comme [...] un retournement par rapport au monde et un dépassement du monde<sup>10</sup> ».

***Vous vous êtes dépouillés de l'homme ancien ... avez revêtu le nouveau, qui se renouvelle ... selon l'image de celui qui l'a créé.***  
**Col 3.10**

Comme la foi, le changement se nourrit des Écritures, des prophètes, de la fréquentation du Christ et de ses enseignements, des exhortations que Paul dégage de l'Évangile. La prière, non plus vécue comme adoration, mais sous une lumière plus introspective, est l'indispensable compagnon de *l'homme nouveau qui se renouvelle* (2Co 4.16).

Après ces quelques considérations sur la dimension religieuse et morale de la repentance et de la conversion, essayons de l'envisager sous un autre aspect plus élevé encore

parce que proprement métaphysique. Le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore, le seul moment à vivre est l'instant présent. Pourtant nous le fuyons, au lieu d'en faire un temps opportun, un *kairos*, une occasion favorable ; souvent nous fonctionnons sur le seul temps-durée, le *chronos*, qui souvent nous dévore. La repentance est le contraire de cette fuite ; c'est une triple présence, à la minute vécue, à nous-même et à Dieu. La rencontre de Celui « *qui était, qui est et qui vient* » peut transfigurer cet instant, malgré sa fugacité, en une pépite d'éternité, grâce à l'intensité d'une attention soutenue. Cette démarche est un combat contre la distraction, c'est

un recueillement, au sens presque étymologique de se re-cueillir, de se reprendre, une des autres dimensions de la prière. Cela ne va pas de soi, cela demande une discipline mentale qu'il vaut mieux apprendre jeune. C'est un bel exemple de ce qu'une démarche psychologique, au carrefour de l'éducation de soi et de la réforme de santé totale, peut apporter à la compréhension et à la gestion de la vie chrétienne. La repentance, ainsi, ne se limite pas aux connotations négatives qu'on lui attribue ; c'est un changement positif, générateur de paix, qui surpasse toute intelligence, un dépassement qui transcende les facultés naturelles de l'homme.

\* \*  
\*

**P**lusieurs fois, dans les lignes précédentes, est revenue, sous diverses formes, la mention de la prière. Car s'il est bien de décrire les éléments de la vie spirituelle, il est plus motivant encore, pour leur mise en oeuvre, de dire le comment de leur pratique. Dans tous ces domaines, le ministère de la prière est fondamental. Il éclairera aussi les autres thèmes à venir. Nous lui consacrerons donc notre prochaine étude.

**Philippe AUGENDRE**  
*Manosque, le 5/2/2011*

<sup>10</sup> P.-R. REGAMEY, *Portait spirituel du chrétien*, Paris, Cerf, 1963, p. 324 et 373.